

# LE SPIRITUALISTE

DE LA

# NOUVELLE-ORLÉANS.

[ÉCHO MENSUEL.]

" Ils ne sont pas *morts*.
Parlez-leur : ils vous répondront."

**Vol. II, No. 2. --- Fevrier, 1858.**

PRIX DE L'ABONNEMENT (PAR AN.)............... $2 00
.. CE CAHIER............................... 0 20
.. TROIS CAHIERS.......................... 0 50



**NOUVELLE-ORLEANS.**

Chez Jos. BARTHET, Edit., rue Conti, 121;
Et à la librairie de G. COPPENS & Co., rue de Chartres, 56.

Imprimerie de J. Lamarre, 96, Passage de la Bourse.

## ON S'ABONNE AUSSI,

*( Les frais de poste en-sus : )*

---

### Etats-Unis.

**NEW-YORK :** Chez Mr. Xavier Magnin, Broadway, No. 300.

**CHICAGO :** Au bureau du *Journal de l'Illinois*, West Randolph street, No. 47.

### Canada.

**MONTREAL :** Chez Mr. J. M. Desjardins, avocat, rue St-Vincent, No. 13.

### France.

**PARIS :** Au bureau du JOURNAL DU MAGNETISME,
Rue de Beaujolais-Palais-Royal, 5

# MANIFESTATIONS DIVERSES.

Il y a trois ans, lorsque nous parlâmes des phénomènes étranges qui se produisaient chez nous, les gens *habiles* nous prirent en pitié ! Nous republiâmes une partie de ces faits, dans notre numéro d'il y a douze mois, et les incrédules furent encore bien nombreux. On va voir, dans les pages suivantes, que des faits analogues, et même de plus étranges encore, se montrent aujourd'hui en d'autres lieux. Ce n'est pas que nous fassions personnellement un grand cas des manifestations physiques : lorsqu'on les a bien constatées une ou deux fois, on a besoin de mieux que cela ; mais la plupart des humains sont encore comme des écoliers indociles auxquels il faut répéter souvent les mêmes choses, et c'est autant par les sens que par le raisonnement qu'il faut les attaquer ; il y en a même un très-grand nombre que nous devons considérer comme des malades et nous résoudre à les soigner, malgré les horions qu'ils nous lancent, en attendant qu'il plaise à Dieu de leur enlever la cataracte intellectuelle dont ils sont affligés.

Dans notre dernier numéro (pages 11 à 13) nous avons décrit certains phénomènes qui se produisent en présence de Mr. Squire ; nous désirions surtout que les sceptiques dont nous sommes entourés prissent la peine de vérifier ce que nous annoncions. Il y en a qui ont fait cette vérification, une ou plusieurs fois, dans des lieux et avec des objets de leur choix ; d'autres ont trop de confiance en leurs propres lumières pour ne pas se dispenser de tout examen. Nous allons ajouter ici quelques lignes, en suivant l'ordre indiqué dans notre numéro précité :

1o. Il a été fait usage d'une montre fournie par un de nos amis, et que le médium n'avait pas vue auparavant. Trois fois, dans la même séance, la montre a été ouverte (sous la table, et avec les précautions que nous avons déjà indiquées) : le boîtier remontait vide ; la broche avait été chassée de la charnière, et non-seulement elle y entre avec une assez forte pression, mais elle y entre tout à fait. A une autre séance, la calotte intérieure de cette même montre a été dégraffée et elle est tombée sur le parquet. L'expérience a réussi encore lorsque nous avons fait passer la chaîne au travers d'une planchette qui séparait horizontalement la montre de la main

et qui débordait celle-ci de manière que la montre ne pût jamais arriver jusqu'aux doigts, lesquels étaient d'ailleurs enveloppés et attachés comme nous l'avons dit.

2o. L'écriture sous la table a été reproduite de bien des manières, et jamais on n'a surpris aucun mouvement relatif dans le bras du médium.

3o. Nous avons fait faire exprès une table qui pèse au-delà de soixante livres. Les pieds et les genoux du médium étant attachés à la chaise, et sa main droite (il n'est pas gaucher) tenue chaque fois par quelque sceptique intelligent, la table a toujours été lancée sur le lit, comme nous l'avons décrit précédemment, et jamais on n'a senti, à la main droite du médium, aucun effort ou mouvement de son autre main ni du corps.

4o. La quatrième expérience a manqué une fois. A cette réserve près, on a fait usage, avec succès, de la table dont nous venons de parler, et quelquefois d'autres tables, les mains du médium ayant été préalablement attachées ensemble, ainsi que ses pieds. Il n'a donc pas pu aider à l'ascension de la table, ni avec une main ni avec un pied, comme certains *habiles* ont prétendu l'expliquer. Il n'y a d'ailleurs point lieu de lui supposer une grande force physique.

Le soir où cette expérience a manqué, c'est-à-dire lorsqu'*un rap* (qui voulait dire *non*) a signifié que l'invisible ne *pouvait* ou ne *voulait* pas la faire, un journaliste a successivement pensé deux nombres qui lui ont été désignés aussitôt par des *coups* à la table, et ces coups étaient assez forts pour que tout le monde ait pu les compter. Ce fait a paru intéresser l'expérimentateur ; nous regrettons qu'il ne l'ait pas consigné dans son journal.

5o. et 6o. Ces deux expériences ne se sont pas renouvelées ; c'est en vain que nous avons sollicité plusieurs fois la dernière : un *rap* nous a fait comprendre qu'il y avait absence de *vouloir* ou de *pouvoir*.

---

Nous traduisons du *Spiritual Telegraph :*

Quatre sœurs, dont une est encore enfant, habitent la même maison que celui qui écrit ces lignes. Depuis quelque temps ces dames ont entendu des coups et d'autres bruits; elles ont même quelquefois aperçu comme des formes humaines dont elles n'ont pu se rendre compte. Il y a quelques soirs elles invitèrent ma femme et mes enfants à se joindre à elles, et tous s'assirent autour d'une table. On entendit aussitôt des coups, et au moyen de l'alphabet, on eut des communications avec

un esprit qui dit être la sœur de la mère de ces dames. Cette tante est morte catholique, et elle persiste encore aujourd'hui dans sa croyance: elle engage ses nièces à aller à confesse et à s'approcher des sacrements ; et, quoiqu'elle admette que je suis une assez bonne pâte d'homme, (belle preuve de pénétration, ma foi !) elle refuse de communiquer avec moi, "parce que j'ai des préventions contre les catholiques." Voilà donc un nouvel indice que le simple fait du passage d'un monde à l'autre ne change pas nécessairement les opinions que l'on avait sur terre.

A d'autres séances, il a été épelé des communications, ainsi que des noms de personnes, tant vivantes que mortes, dont les médiums n'avaient jamais entendu parler ; et, de la sorte, il a été donné bien des preuves de la présence des esprits.

---

Une autre preuve.—C'est du Cleveland *Spiritualist* que nous traduisons les lignes suivantes :

Nous nous trouvions, l'autre soir, à une réunion privée. Un esprit se manifesta, et un visiteur lui fit des questions relatives à ce qu'avait pu être son existence lorsqu'il était sur terre. Cinq minutes s'écoulèrent sans que les coups se fissent entendre ; puis, ils épelèrent ce qui suit : " Vous avez demandé en quel endroit je demeurais lorsque je vivais sur la terre, et où vous m'avez connu. Cherchez, bien loin dans votre mémoire, et voyez si vous n'y trouvez pas, caché dans quelque coin, le souvenir d'un individu que vous avez secouru, soigné lorsqu'il était couché sur son lit de souffrances. Avez-vous oublié celui qui vous doit tant ? Non, non : votre pensée se reporte maintenant à des scènes de notre jeunesse, et vous reconnaissez votre ami et frère André Graham."

Chacun était ému, et des larmes sillonnaient les joues de celui qui avait questionné. Il dit qu'il se souvenait alors de celui qui venait de se faire reconnaître, et il confessa qu'il était sceptique lorsqu'il s'était présenté à la réunion, mais qu'il était désormais convaincu de la réalité des communications entre les deux mondes.

---

Le Boston *Investigator*, journal que l'on n'accusera pas de partialité pour le spiritualisme, publie une lettre que lui a écrite Mr. Benj. Lewitt, de Fallasburg (Michigan). Nous en traduisons le passage qui suit :

Je suis un croyant, — oui, je sais que des intelligences af-

franchies du corps, et qui disent être des esprits humains, communiquent maintenant avec les habitants de la terre ; et, en dépit du scepticisme de quelques-uns de vos correspondants, c'est un fait positif : que des tables et d'autres objets lourds sont fréquemment renversés et changés de place, sans le contact d'aucune personne vivante.

J'ai vu un de nos meubles, qui est monté sur des roulettes en cuivre, se mouvoir par la chambre, comme s'il avait été doué de la vie : nous étions tous assis en arrière, et cela se passait en plein jour. Quelquefois il a été pressé si lourdement contre le parquet, par une force qui nous a été signalée comme spirituelle, qu'un homme vigoureux n'a pas pu le soulever, et personne autre ne touchait alors ce meuble. Puis, lorsque nous l'avons demandé, cet homme a pu soulever le meuble à l'aide seul de son petit doigt.

Le même meuble a été levé à un pied du parquet, et alors renversé violemment ; et cependant tout le monde en était éloigné de plus de deux pieds, et ceci avait encore lieu à la lumière. Lorsque nous avons procédé dans l'obscurité, les esprits ont fait des choses merveilleuses : écrivant sur du papier que nous avions laissé blanc ; jouant de l'accordéon, de la guitarre, du tambourin ; sonnant les clochettes, emportant les instruments autour de la chambre, par-dessus nos têtes, et tournant par fois les clés de la guitarre, comme pour l'accorder.

Quand il ne se trouve dans la chambre personne autre que ma famille et un jeune employé ; que les mains de ce dernier sont dans les miennes, et que toutes les autres personnes se tiennent aussi par les mains, il arrive quelquefois que trois ou quatre instruments sont enlevés et qu'on en joue à la fois ; le porte-voix de ferblanc a été pris de même, et l'on s'en est servi pour venir parler doucement à nos oreilles ; puis nous l'avons entendu frapper le plafond, volant comme le ferait un oiseau, d'un bout de la chambre à l'autre, émettant quelquefois des sons pendant qu'il voltigeait de la sorte. Une fois, l'accordéon a été transporté rapidement par la chambre et, après quelques efforts pour en jouer, les esprits l'ont brisé et en ont jeté les morceaux parmi nous, parce que, nous ont-ils dit, il était mauvais et en mauvais état. Une autre fois, le tambourin a été frappé si violemment par les invisibles, que la peau en a été crevée, et alors il a été jeté par terre.

Voilà des faits qui se sont produits dans ma famille ; ils ont eu lieu quelquefois lorsque ma femme et moi étions seuls

dans la chambre, et que les mains de ma femme étaient dans les miennes. Une nuit, la semaine dernière, l'accordéon est sorti de sa boîte et a joué, lorsque toute la famille s'était retirée, et qu'aucun mortel ne se trouvait dans la chambre.

Les libres-penseurs, que l'on appelle des infidèles, ne devraient pas rire de ces choses, mais bien les examiner avec calme. Qu'ils ne fassent pas comme ces prêtres bigots qui, parce que cela ne cadre pas avec leur système infernal de feu et de souffre, disent que c'est l'œuvre du diable ou du charlatanisme.

---

L'hon. C. W. Cathcart, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, l'année dernière, a publié dans le *Times*, de La Porte, ce dont voici la traduction :

J'ai été témoin dernièrement de quelques phénomènes étranges, et j'ai résolu de vous en adresser un petit rapport que vous publierez, avec ma signature, si bon vous semble.

Entendant parler d'un Mr. Collins, de South Bend, qui devait montrer à Westville ses facultés de médium, je me rendis au lieu indiqué et je vis Mr. Collins qu'un jeune D. M. venait d'attacher, aussi bien que pouvait le permettre une bonne corde d'environ quarante pieds de long. Laissé alors dans une chambre, avec une garde de sceptiques, ses liens se trouvèrent défaits, et, comme saint Pierre d'autrefois, le prisonnier était libre. Ensuite, l'agent invisible qui l'avait délié, l'attacha comme il l'était auparavant.

Mr. Collins, et Mr. Putnam qui l'accompagne et fait des lectures, consentirent à venir passer quelques jours chez moi. Un soir, Mr. Collins fut attaché aussi bien que le génie et une bonne corde à linge le permirent ; mais il fut bientôt détaché par des mains *non* de chair, et ensuite attaché par le même pouvoir mystérieux, et si solidement que, désespérant de le délier dans un temps raisonnable, par l'ennuyeux procédé de défaire les nœuds, je coupai la corde avec mon couteau.

Ce que je viens de rapporter n'est qu'une petite portion de ce que nous avons vu en présence de Mr. Collins. Une fois, la famille se rendit, avec Mr. Collins, dans ma grande salle ; et là, après quelques manifestations musicales, les esprits demandèrent que les femmes se retirassent. Ils jouèrent alors avec beaucoup d'effet, sur une demi-douzaine d'instruments, et ils nous parlèrent plusieurs fois, d'une voix audible. Je leur demandai de nous faire voir quelle force physique ils pouvaient déployer ; alors ma grosse-caisse fut arrachée de ses liens, et

d'autres objets furent dispersés çà et là ; ma grande table qui était vissée au parquet avec des crampons de fer, en fut détachée et ensuite violemment secouée ; un des assistants sentit le tambourin qui le toucha successivement par tout le corps, et nous fûmes, tous, frappés doucement avec les baguettes des tambours, etc., etc. Je dis aux esprits qu'ils pouvaient faire du dégât ; que j'étais en mesure de réparer le dommage. Alors ils rompirent deux cordes des cloches que j'avais suspendues, ils les tordirent ensemble, puis, pour finir, ils prirent une chaise et, de ses pieds, ils frappèrent le dessus de la table, où ils firent ainsi des trous qui ont un tiers de pouce de profondeur. Je leur dis de prendre mon flageolet, que je tenais dans mes mains, ce qui fut fait ; et, une fois, lorsque je touchais avec une épingle une de mes dents malade, ils vinrent jouer avec une baguette de tambour sur ceux de mes doigts qui tenaient l'épingle, sans qu'il en résultât aucune douleur à ma dent. Mes enfants demandaient aux esprits de peigner ma barbe, etc., ce qui était fait aussitôt.

Tout cela et davantage, bien davantage, s'est produit dans des conditions qui ne permettent pas d'attribuer ces choses à l'action simplement humaine.

Chas. W. Cathcart.

---

Nous traduisons du *Republican*, de Niles (Michigan) :

Le spiritualisme est quelque peu brutal. L'autre soir, le capitaine Wickham, en habile matelot, attacha un homme avec une bonne corde à laquelle il fit peut-être cinquante nœuds, et l'homme ainsi attaché, incapable de remuer ni mains ni pieds, fut laissé tout seul dans une chambre parfaitement obscure. Après un quart d'heure environ, on entendit que la corde était jetée contre la porte. A ce signal, tout le monde entra : l'homme était détaché, et la corde n'avait plus aucun nœud. On laissa encore l'homme seul, dans l'obscurité. Bientôt, un coup s'étant fait entendre au-dedans de la porte, on entra de nouveau : l'homme était solidement attaché, avec la même corde, et par une complication de nœuds tellement supérieure, que l'on aima mieux couper la corde que de la dénouer. Cet homme dit que cela est fait par son frère qui est dans le monde invisible. Ceux qui ont la foi pourront le croire.... Si c'est là une déception, c'en est une bien difficile à découvrir. Il y a cinquante ans, tous ces médiums auraient été pendus comme sorciers.

---

Une longue lettre, écrite de Cleveland, a été publiée dans le *Spiritual Telegraph ;* nous allons en résumer ce qu'il y a de plus remarquable :

Le 26 août dernier, Mr. William Hume perdit son porte-feuille dans lequel se trouvaient deux billets de deux piastres et un d'une piastre ; Mr. Hume nous en informa le lendemain matin. Nous étions à dîner, ce jour-là, lorsque l'esprit du capitaine Kidd se mit à frapper. Nous lui demandâmes s'il pourrait trouver l'argent du médium ; il nous promit de le chercher. Le lendemain, il nous informa qu'il l'avait trouvé, mais il refusa de le rendre alors. Le jour d'ensuite, un autre esprit nous signifia que le capit. Kidd ( l'autre esprit) avait pris deux piastres dans le porte-feuille qu'il avait trouvé.

Un soir, nous formâmes un cercle, conformément à l'avis que les invisibles nous en avaient donné, et le porte-feuille tomba sur les genoux d'une dame : il y manquait effectivement deux piastres, et, à nos questions, il fut répondu que le billet absent se trouvait à bord du *North Star*, alors dans le port.

Le lendemain, j'allai visiter ce steamer, en compagnie de Mr. Hume. En arrivant à bord, ce dernier fut entrancé ; il me conduisit alors par la main, et me fit trouver le billet, plié très-serré, à huit pieds et demi au-dessus du pont. Le médium revint ensuite à son état normal. J'examinai le billet, et le rendis à Mr. Hume qui le mit dans la poche de son gilet ; mais, quelques moments après, il lui avait été encore soustrait mystérieusement. Je ne quittai point Mr. Hume, et nous vînmes ensemble chez moi. Là, il fut encore entrancé, et il me conduisit à l'office, où il dirigea ma main vers un plat couvert qui se trouvait sur la dernière étagère, à huit pieds de hauteur. Je montai sur une chaise, découvris le plat, et trouvai le billet, tordu comme une corde, et ayant trois nœuds si serrés qu'il me fallut des précautions pour les défaire sans déchirer le papier : c'était bien le même billet qu'une demi-heure auparavant j'avais déjà trouvé sur le bateau à vapeur. Cette fois, je le mis dans mon porte-feuille, disant à Mr. Hume qu'il le perdrait encore, si je le lui rendais.

Je le lui remis cependant le lendemain, lorsque nous étions à un mille de la maison. Il tira de sa poche un petit sac où se trouvait quelque monnaie ; il y enfonça le billet, ferma le sac et le remit dans sa poche, en murmurant une sorte de défi contre les invisibles. Soudain il fut entrancé, et les paroles suivantes sortirent de sa bouche : "Il faut que je m'en aille." — Où ? demandai-je. — "Chez vous, où j'em-

porte quelque chose. Bonsoir." Un autre esprit s'empara du médium, et dit : " L'homme aux gros favoris noirs a pris tout l'argent du médium." (On voulait parler de l'esprit précédent, le capit. Kidd.) Nous fouillâmes le médium, Mr. D. A. Eddy et moi : le sac fut introuvable, et lorsque nous fûmes satisfaits sur ce point, le médium revint à l'état normal. Nous ne lui dîmes rien de ce qui venait de se passer, et je l'emmenai chez moi. Chemin faisant, il porta ses mains à ses poches, et sa surprise fut grande de n'avoir plus son sac. Je ne me séparai pas un instant de lui. Arrivés chez moi, il fut de nouveau entrancé, et ces paroles : " Je vois l'homme aux gros favoris noirs qui a pris l'argent du médium," sortirent de sa bouche ; il m'entraîna avec force, comme à la poursuite du voleur, et, entrant dans une chambre : " Là, là," dit-il, en me montrant la fenêtre, à l'autre côté de l'appartement, et aussitôt j'aperçus le sac. J'allai le prendre : il était solidement attaché, et rien n'y manquait.

Le 23 septembre dernier, ma femme me rappela que le dimanche suivant notre fils unique accomplirait sa vingt-unième année, et elle me témoigna le désir de lui faire un présent à cette occasion : elle se décida pour une bague en diamant qu'elle avait déjà vue dans le magasin de Mr. N. E. Crittenden ; et comme le steamer sur lequel notre fils est employé en qualité de comptable devait partir le lendemain pour le Lac Supérieur, nous n'avions pas de temps à perdre. J'allai donc acheter la bague et la portai à ma femme que je trouvai assise devant sa table à ouvrage. Elle examina le bijou, le replaça dans son étui, et l'enferma dans une boîte posée devant elle, sur sa table ; elle me recommanda de lui envoyer George. Je me rendis à bord du steamer, et je dis à mon fils de prendre ma voiture et d'aller voir sa mère, ce qu'il fit aussitôt. Ma femme n'avait pas quitté sa place, et aucun mortel ne s'était approché de sa boîte depuis les vingt minutes que j'étais parti ; et cependant la bague et son étui avaient disparu....

Le soir, lorsque nous prenions le thé, Mr. Hume étant avec nous, l'invisible capit. Kidd se mit à frapper, et il épela: "J'ai laissé tomber votre bague dans le lac;" puis il entrança le médium, et la bouche de celui-ci fit entendre les paroles suivantes :

" J'ai fait une grande bévue ; j'avais pris la bague pour la montrer à ma Katy (*), parce que je sais qu'elle aurait eu du plaisir à la voir ; je comptais la rapporter et la remettre

(*) Katy avait été la fiancée du capit. Kidd.

à sa place avant que vous ne vous fussiez aperçus de son absence, afin que vous pussiez l'offrir à George, comme c'était votre intention ; mais au moment où je partais de la jetée de l'ouest, ma batterie a manqué, et la bague est tombée dans le lac, où elle se trouve maintenant, dans quinze pieds d'eau, et à peu près à la même distance de l'extrémité de la jetée. (Il y eut ici une courte pause.) Maintenant, de deux choses l'une : ou je vous rendrai la bague demain, ou vous recevrez son équivalent, cent-dix piastres en or, ce qui doit satisfaire toute personne raisonnable. Je ne sais pas encore ce que je ferai, mais je crois que j'aurai la bague. Je vais avoir un entretien avec mes savants amis, Mr. Byron, Mr. Dante et Mr. Franklin, et je vous dirai ensuite ce que vous aurez à faire."

Le lendemain, au déjeûner, l'esprit de lord Byron s'empara du médium et lui fit quitter la table sans lui laisser prendre une bouchée, nous informant qu'à 1 heure, ce jour-là, ils conduiraient le médium au bout de la jetée, pour le faire plonger dans le lac, espérant lui faire trouver l'objet perdu, et que le Dr. Eaton et moi devions l'accompagner ; mais qu'il ne fallait rien dire de cela au médium, et que je devais préparer, d'une certaine manière qui m'était prescrite, une ligne et un hameçon que je mettrais dans la poche du médium. A dîner, celui-ci fut encore entrancé pour qu'il ne prît rien.

A 1 heure, Mme. Turner, le Dr. Eaton, le médium et moi, nous nous rendîmes sur la jetée ; le médium fut entrancé, il marcha devant nous, et nous le vîmes descendre près de l'eau où Mme. Turner et moi le perdîmes de vue. Je descendis dans un canot pour le surveiller et le suivre, au besoin. Il se déshabilla, et s'en fut au bout de la jetée ; pendant peut-être dix minutes, il ne fit que regarder dans le lac, puis il y plongea, la tête en avant, resta sous l'eau environ une demi-minute, et reparut à une distance de quarante ou cinquante pieds, les mains pleines de gravois, mais qu'il rejeta aussitôt. Il se mit alors à nager, et j'allai à sa rencontre. Il saisit le bord du canot, et sa bouche me fit entendre ces paroles, de la voix bien connue du capit. Kidd : "Nous avons failli noyer le médium, mais voici la bague," et la main du médium me présentait le bijou. Je voulus prendre aussi le médium avec moi, mais l'esprit me dit : "Nous aurons soin de lui." Mr. Hume nagea quelque temps, puis il sortit de l'eau ; et quoique sa santé laissât alors beaucoup à désirer, et

qu'il fût très-faible, cependant il ne parut nullement fatigué de cet exercice.

Telle est l'histoire d'une des plus éclatantes manifestations que j'aie jamais vues. SAMUEL W. TURNER.

Cleveland, 13 décembre 1857.

J'étais présent à la plupart des manifestations qui viennent d'être rapportées, et je certifie que cette relation de Mr. S. W. Turner est conforme à la vérité. Dr. G. C. EATON.

## CORRESPONDANCE.

( *Voir les pages* 6 *à* 10 *du dernier numéro.*)

Un autre esprit s'avisa de faire sonner quatre heures à une pendule détraquée depuis deux mois, les aiguilles marquant onze heures et demie depuis que le grand ressort s'était cassé: inutile de dire que le marteau *seul* fut mis en mouvement. Deux dames près de la cheminée furent presque effrayées ; je leur dis que d'après tout ce que j'avais vu d'analogue dans les ouvrages français, américains, anglais ou allemands, et ce que je savais *de visu*, j'étais assuré que c'était le fait d'un esprit. Nous eûmes recours au disque, et, deux minutes après, il fut répondu à nos questions : "C'est un esprit malin, c'est votre serviteur LEBOULANGER," le père d'une des dames présentes, et qui, le lendemain, *frappa* trois forts coups dans un des murs de côté du salon ; il les répéta, sur invitation, du côté de la rue, et à la question : Pourquoi avez-vous frappé la première fois ? il répondit, au moyen du disque : "C'est pour vous prouver que je suis toujours avec vous."

Un sceptique de la première volée croyait embarrasser un esprit en lui demandant, coup sur coup, des maximes dont le nombre de mots serait indiqué d'avance. On obtint ce qui suit : 13. "Tous nos jours sont marqués par Dieu. Croyez donc ; le temps est court." — 16. "Le bonheur est tout du Ciel ; pour l'entrevoir il faut au cœur l'amour, la foi, l'indulgence." — 33. "Entre toutes choses, la vérité trouve à grand'peine le moyen de se faire jour ; le temps, son meilleur ami, peut seul user l'incrédulité des gens, résultant de leur ignorance sur tout indistinctement." — 53. "Pour très-diligents enquesteurs de la nature, ceux qui, conduisant

et adressant bien à propos les choses qu'elle a préparées, s'appliquant les actives et les passives, bien souvent font voir des effets extraordinaires et avant le temps, lesquels le vulgaire juge être miracles, combien que ce ne soient qu'œuvres naturelles advancées de temps." Certes, des sceptiques entêtés seraient bien embarrassés pour prouver qu'il soit possible au plus capable des hommes de faire de pareilles réponses instantanées. Du reste, la dernière est d'un style qui nous reporte à plus de deux cents ans.

Nous demandâmes, une fois : Qui va nous répondre ? — "Le père Lajoie." — Quelle profession ici-bas ? (Il fit aussitôt un plan de fortification ancienne, long d'une coudée.) Vous avez été militaire ? — "Un peu." — Général ? — "Caporal." (Ce mot était en caractères lilliputiens.) Le nom de cette ville ? — "Cadoul, en Algérie." — Vous y êtes mort en brave ? — " Non, c'est le bon vin qui m'a tué, à Toulon, mon pays." — Que faites-vous au Ciel ? (Pour toute réponse, il fit un autre dessin.) Qu'est-ce que cela ? — " Une pipe arabe." (Je laisse aux sceptiques à imaginer comment les expérimentateurs pourraient faire de pareils dessins, sous une corbeille tenue par quatre personnes, et dans l'obscurité, car la lampe était éloignée, et surtout lorsque, dans ces dessins, le point de départ et celui de retour sont tellement joints qu'on ne les trouve pas.) Dans quel coin de l'espace êtes-vous logé ? — "Auprès de ton Maître." — Où va notre ame après notre mort ? — " Auprès de ton Juge." — Combien de temps avez-vous mis à nous venir ? — " Moins que toi à me le demander."—Que pensez-vous de la Vierge Immaculée ?— " Les charlatans sont de mode." — Que pensez-vous de ceux qui disent que les esprits sont des démons ? — Les esprits ne sont pas si noirs que leur nez ait à craindre les encensoirs."

Mlle. M... ayant une sœur malade à Paris, prit sa corbeille, un dimanche, donna l'adresse de sa sœur à l'esprit présent, et le pria de la voir et de lui dire comment elle allait ?— " Elle est mieux, et elle t'écrit en ce moment. " — Pourriez-vous me donner les trois premières lignes de sa lettre ? (Après quelques secondes, trois lignes furent écrites. Le mardi, la lettre arriva, et les trois premières lignes se trouvèrent exactement semblables à celles que l'esprit avait écrites.)

Un soir, nous eûmes une séance fort triste, mais intéressante. On demanda : Votre nom ? — " Voleur, assassin."— Mort depuis quand ? — " Guillotiné, vous voulez dire. Neuf

ans, à Lyon, mon pays." — Etiez-vous marié ?— "Oui, malheureusement." — Votre femme est-elle morte ? — " Assassinée, vous voulez dire. "—Qui donc l'a assassinée ? — " Un infâme, moi. " — Aviez-vous des enfants ? — " Trois, qui ont quitté la France et changé de nom. " — Votre profession ?— " Vous ne la connaîtrez pas par moi. " — Etes-vous heureux où vous êtes ? — " Comme on est heureux quand on a commis des crimes : j'étouffe au milieu des bandits," etc . . . .

Beaucoup d'adresses nous ont été données : noms, professions, époques et lieux de décès, et tout a été trouvé exact, après vérification . . . .

Je disais, dans une maison, que je voyais dans tous mes livres américains et autres que nos parents décédés, qui nous ont affectionnés, sont toujours avec nous ; que les enfants jouent avec les cheveux ou sur le sein de leur mère. Un monsieur présent, bien pâle, à l'air lugubre, me dit : Ah ! monsieur, quel plaisir vous me faites en disant cela ; je n'ai donc point d'hallucinations, je ne suis donc pas fou, comme je le croyais. J'ai eu le malheur de conduire, il y a deux mois, mon pauvre fils aux bains de mer, et de me le voir enlever par une lame qui m'en a privé pour toujours. Depuis ce temps, chez moi, la tête dans mes deux mains, les coudes appuyés sur une table, je pleure comme un enfant. Eh bien ! alors je sens quelque chose qui passe et repasse sans cesse sur mes épaules et sur ma tête, sans que je puisse rien saisir ; puis une voix sourde, mais claire, me dit dans l'oreille : *Ne pleure donc pas, ne t'affecte pas, mon pauvre père, je ne suis pas plus mort que toi, je me porte bien . . . . .*

Voici pour répondre aux fanatiques hébêtés ou hypocrites qui disent que les esprits sont des démons : Une dame, en mourant, avait recommandé son fils Jules à une amie qui, à son tour, succomba. Jules était en communication avec elle : Qui êtes-vous ? — " Votre fée, Jules." — Mais encore, qui êtes-vous ? — " L'ami qui protége au-delà du tombeau. "— J'insiste pour savoir votre nom ? — " Jules, je vous aime, je vous suis partout, je vous couvre de mes ailes. Fasse le ciel que vous écoutiez mes avis ! Le néant est-il la fin de l'homme, Jules ? Notre existence est-elle comme la fleur qu'un souffle fait disparaître ? Non, notre enveloppe si fragile se dissout ; mais ce qui pense et ce qui aime périt-il ? Non. Dieu peut-il anéantir son ouvrage ? Oh ! mon ami, pensez à ces graves questions."—Que faut-il faire ?— "Prier Dieu."— Est-ce que Dieu a besoin de nos prières ? — " Non, mais

l'homme en a besoin pour se rapprocher de lui. On les tourne en ridicule, parce que souvent elles ne sont que des pastiches. Elevez votre âme vers le Créateur ; parlez à Dieu comme à un ami que vous respecteriez infiniment, au suprême degré ; avouez-lui vos fautes ; promettez-lui de chasser vos vices et vos défauts ; demandez-lui la force de résistance nécessaire à l'accomplissement de cette œuvre, difficile en commençant, mais dont la continuation vous rendra l'usage aisé et deviendra le plus ardent besoin de votre cœur, qui s'épanouira sous la bienfaisante effluve de la prière, comme la fleur se ravive sous la rosée." — Mais quel est donc votre nom ? — " Mes paroles suffisent ; le soleil ne se nomme pas : il éclaire. Gardez mes conseils dans votre cœur ; faites ce que je vous prescris, et bientôt vous verrez de quelle utilité j'aurai été pour vous ; mais j'ai bien peur que mes paroles ne soient pour votre esprit comme la poussière des ailes du papillon."— Pourrais-je interroger seul la table ? — "Pas seul : vous seriez la proie des mauvais esprits, qui vous entraîneraient dans l'erreur. Ils ne peuvent rien sur nous, mais nous craignons leur contact, comme le venin mortel de l'aspic."

Une demoiselle voulant s'assurer si les esprits connaissaient bien nos pensées, en avait écrit une, et nous proposa d'en écrire de notre côté, bien secrètement, et de cacher ensuite le papier dans des livres. Cela fait, nous invitâmes l'esprit à les reproduire, et il fut écrit : " Sculpteur grec, j'ai été Callimaque ; l'ordre corinthien est ma gloire. — Les esprits feront la conquête du monde. — J'aime beaucoup mon père et Herminie. " Les billets ouverts, nous avons reconnu qu'ils contenaient les mêmes choses, *lettre pour lettre.*

Quel est l'esprit qui va nous répondre ? — " Vous devez vous en douter, puisque vous êtes avec ma femme que je ne quitte presque jamais. " — Ah ! c'est vous, Mr. B.... ! Quand ce sera mon tour d'avancer en grade, je me ferai un vif plaisir de vous appeler. — " Et moi je serai heureux d'assister à votre arrivée, et de vous serrer la main. " — Etiez-vous présent tout à l'heure quand j'ai lu à Mme. B. une lettre que j'écris à un prêtre impoli ? — " Oui, elle est trop belle, il y a trop de science pour un prêtre. " — Des esprits disent qu'on ressent encore là-haut certaines maladies de la terre, pendant plus ou moins de temps ! — " Il est certain qu'on ne souffre plus. J'avais une maladie du cœur, sur la terre ; maintenant je suis bien heureux. " (Mme. B. s'est récriée : Oh ! c'est singulier, il a été traité pour une hyper-

trophie du cœur, et il était mourant de cette maladie, quand le choléra l'a emporté.) — Qu'est-ce qui vous a frappé en arrivant au ciel ?—"La beauté de tout ce qui m'entourait."— Mais quelle est la nature de ces objets ? — "On ne peut pas, à vous, habitants de la terre, vous le faire comprendre."— Quelle a été votre impression en apprenant que désormais vous pourriez correspondre avec Mme. B. ? — "Du bonheur ; elle a tant souffert avec moi !" (Mme. B. étonnée, me dit : Je vais lui faire une question mentale.) Réponse : "Ma passion, que tu sais bien." (On ne peut pas avoir une meilleure preuve d'identité : faible de caractère, il se laissait entraîner à faire des parties de punch trop copieuses. Je n'ai su cela que quelques jours après.)

Esprit Leboulanger, quel a été le motif de l'assassinat commis par Verger sur l'archevêque de Paris ? — "Vengeance contre les prêtres en général, les jésuites voulant abuser des jeunes abbés et les forcer à leur soumettre leurs sermons." — Connaissez-vous le motif d'assassinat projeté sur l'archevêque de Matera, dans le royaume de Naples ?—"Oui, toujours le même motif ; les abbés sont las d'être opprimés." —Avez-vous amené avec vous Mr. B. ? — "Non, il dort ; il aime à dormir." (Mme. B. a fait une exclamation en disant : C'est singulier ; sur terre il dormait presque toujours !) Votre idée sur la mort ? — "La mort est le plus beau jour de la vie : c'est l'oubli de tous les maux, c'est le bonheur."—Qu'est-ce que la pensée ? — "La pensée est un souffle léger qui caresse le cerveau et dirige l'imagination, qui est la conséquence de la pensée même." — La pensée est-ce l'âme qui se transporte en partie là où nous l'envoyons ? — "L'âme dirige la pensée, qui n'est que la sœur de notre âme : c'est l'âme qui conduit la pensée." — Le curé Béd . . . (esprit) dit que l'excommunication est absurde ; qu'en dites-vous ? —"C'est une plaisanterie. Vos écrits sur les foudres du Vatican sont vrais et positifs. Allez, prêchez : on finira par vous écouter." . . . . . . . .

SALGUES.



## COMMUNICATIONS DÉTACHÉES.

La plupart des hommes, jusqu'à un certain âge, vivent dans la plus complète indifférence pour tout ce qui regarde la vie future. Absorbés par les affaires matérielles, emportés par le tourbillon des plaisirs, ils s'occupent uniquement de la vie présente, sans regarder plus loin, et sans se rappeler qu'ils ne sont sur terre que pour un très-court espace de temps. Mais lorsque les années ont blanchi leur tête ; quand les passions sont un peu calmées, et qu'ils sont rassasiés des jouissances du monde ; ou bien s'ils se voient en proie à l'adversité, alors ils tournent leurs regards vers le ciel, et se demandent si réellement il n'y a plus rien au-delà du tombeau ? Poursuivis par cette idée, pressés par ce besoin inné chez l'homme de vouloir pénétrer dans l'avenir pour connaître sa destinée, ils se rattachent à la religion où ils ont été élevés, dans l'espoir d'y puiser quelque consolation, quelque soulagement. Mais hélas ! l'illusion est courte ! au lieu de ce qu'ils cherchent, ils ne trouvent que découragement et déception ! au lieu d'un être immuable, bon, miséricordieux, on leur parle sans cesse d'un Dieu fantasque, irascible, vengeur, et toujours prêt à punir la moindre faute par un supplice éternel ! au lieu de prêtres modestes, désintéressés et prêchant d'exemple, ils ne rencontrent le plus souvent que des orgueilleux, des égoïstes et des hypocrites qui cachent sous le masque perfide d'une vertu d'emprunt, les vices les plus honteux et les plus décriés ! C'est pourquoi, se voyant ainsi déçus dans leurs espérances, ces hommes redeviennent ce qu'ils étaient auparavant, c'est-à-dire, des indifférents, des matérialistes et des malheureux. Disons cependant que quelques-uns plus raisonnables, plus intelligents, pensant à juste titre que Dieu ne peut avoir créé l'homme pour le faire mourir comme une brute, sentent instinctivement que quelque chose doit survivre chez lui, et se font une religion à leur guise, en choisissant dans toutes les autres ce qui blesse le moins le bon sens, et se trouve le plus en harmonie avec leur manière de voir. Doivent-ils donc se contenter d'un éclectisme qui laisse toujours quelque doute dans l'esprit, tandis qu'ils peuvent trouver mieux ? lorsqu'il leur est si facile de se convaincre de la vérité, et de l'entendre de la bouche même de ceux qui ont quitté la terre ? Non certes, et se conduire ainsi est le comble de la folie.

Voilà cependant ce qui arrive tous les jours ; bien des gens ont entendu parler du spiritualisme, ont assisté même à des

séances qui auraient dû suffire pour porter la conviction dans leur âme, et néanmoins ils doutent encore ! Tous ne nient pas précisément, de crainte de se voir plus tard obligés de confesser leur erreur ; mais, ou les faits qui se passent sous leurs yeux ne leur paraissent pas assez convaincants, ou ces faits sont tellement surhumains qu'ils supposent de la supercherie de la part des médiums. Les plus entêtés, ceux-là mêmes qui s'imaginent pouvoir tout expliquer, vont encore plus loin : ils attribuent tout le merveilleux des manifestations spirituelles à une illusion des sens ; ils prétendent qu'il n'y a rien de réel dans les faits qui s'y produisent, et que le tout n'est qu'*hallucination*. Excellent moyen, en effet, de se tirer d'affaire ! Qu'il plaise seulement à quelqu'un de ces esprits turbulents, qui aiment à s'amuser aux dépens des mortels, de pousser la plaisanterie jusqu'à caresser un peu rudement l'omoplate de ces incrédules, en leur administrant une bonne correction, et alors on verra si ces ultra-sceptiques se croiront eux-mêmes hallucinés, et si la douleur qu'ils éprouveront au contact du bâton leur paraîtra une illusion des sens.

La philosophie du dix-huitième siècle a sans aucun doute rendu un très-grand service en affranchissant l'homme de la domination théocratique, en dénonçant à la face du monde les mensonges de la bible, en mettant à nu les pieuses fraudes, les absurdités sans nombre qu'on rencontre à chaque pas dans la religion soi-disant *chrétienne*, et en démasquant l'hypocrisie de ses ministres, qui se sont bien gardés de profiter de la leçon, et sont toujours tels qu'ils étaient. Mais elle n'a fait que la moitié de la tâche : elle a démoli, et n'a rien reconstruit ; elle s'est contentée d'abattre le vieil édifice de la superstition, et n'a laissé que des ruines. C'est là son tort, c'est là qu'est le mal, et c'est précisément pour y porter remède que Dieu a permis aux esprits de venir éclairer les mortels et de leur faire connaître la vérité.

Ce que nous faisons à présent, nous l'eussions déjà fait, il y a deux ou trois cents ans, sans les bûchers du Saint-Office ; mais ce qui aujourd'hui est un bien pour l'espèce humaine, eût été alors un crime de *lèse-humanité*, qui n'aurait servi qu'à grossir le nombre des malheureuses victimes que ces monstres à face humaine, ces infâmes inquisiteurs, ont torturées et brûlées sans pitié au nom de celui qui n'a jamais prêché que la charité, l'amour du prochain et le pardon des injures. Si nous avions pu agir à cette époque avec autant de liberté que dans ce siècle de lumières ; si nous avions trou-

vé un pays libre comme la jeune Amérique, nous sommes convaincus que le spiritualisme serait depuis longtemps la religion universelle.

Cependant comme il s'écoulera peut-être bien des siècles avant que quelque grand cataclysme, en bouleversant le globe terrestre, n'en détruise les habitants, (ce qui est déjà arrivé à d'autres planètes, et probablement à la Terre,) nous avons encore le temps de faire beaucoup de bien, d'améliorer la race humaine, et de rendre l'homme heureux, même avant sa mort, autant du moins qu'il peut l'être pendant une vie d'épreuves et de tribulations.

C'est à quoi nous travaillons sans relâche, avec l'aide de nos médiums dont le nombre augmente tous les jours ; et nous pouvons dire, sans crainte de nous tromper, que jusqu'à présent nos efforts ont été couronnés d'un succès assez brillant. LE PERE AMBROISE.

---

Quelques-uns de nos amis pensent que le Spiritualisme ne marche pas assez vite ; qu'il aurait dû faire plus de conversions qu'il n'en a fait jusqu'ici, et ils paraissent même craindre pour son avenir. Nous blâmons leurs craintes, parce qu'elles sont mal fondées ; mais nous concevons leur impatience, car elle prouve leur zèle et l'envie qu'ils ont de voir le plus tôt possible les hommes devenir meilleurs qu'ils ne le sont. Cependant si l'on veut réfléchir sérieusement ; si l'on veut examiner dès leur principe les différentes religions répandues sur la surface du Globe, et étudier leur marche ascendante, on verra que c'est le Spiritualisme qui, sans contredit, a fait les progrès les plus rapides. Nous ne passerons pas ici en revue ces différents cultes les uns après les autres, ce qui serait beaucoup trop long, et dépasserait les limites d'une communication ordinaire ; nous nous bornerons à la religion chrétienne, et nous la prendrons dès son origine :

Le Christianisme, à sa naissance, n'était rien autre chose qu'une misérable petite secte juive, dont les adeptes étaient loin d'être toujours d'accord. Les uns admettaient la circoncision, les autres la rejetaient ; ceux-ci prétendaient qu'il fallait garder scrupuleusement la loi de Moïse, ceux-là voulaient l'abolir ; et après qu'ils se furent entièrement séparés des Juifs, c'est-à-dire dans le milieu du premier siècle, on comptait déjà parmi ces chrétiens plus de quarante petites sectes différentes. Les choses marchèrent ainsi pendant près de trois cents ans, à la fin desquels les Pères de l'Eglise s'accordèrent définitivement sur la divinité de Jésus ; mais il

fallut encore assez long-temps au Christianisme pour acquérir une certaine influence, et faire des recrues parmi les adorateurs des faux dieux. Enfin les Empereurs romains, voyant que les Chrétiens étaient en majorité dans l'Empire, se décidèrent à embrasser leur culte afin de pouvoir les gouverner plus facilement et s'arroger le droit de confirmer l'élection des Evêques ou *Papes*, comme on les nommait tous à cette époque. Dans la suite, pour confirmer cette élection qui se faisait alors par le peuple et le clergé, Justinien et ses successeurs exigèrent même une certaine rétribution. Cette coutume subsista jusqu'à Constantin Pogonat ou *Barbu*, qui affranchit l'Eglise de cette servitude. La conversion des Empereurs fut le dernier coup porté au Paganisme ; les divinités de l'Olympe furent détruites presque simultanément, et la croix de Jésus-Christ s'éleva triomphante sur les ruines de leurs temples.

Dès le règne de ce même Justinien, certains prélats ou patriarches d'Orient prirent le nom de *Catholiques*, et le Christianisme, sous le nom de *Catholicisme*, malgré les différents schismes, et entr'autres celui d'Orient, se soutint assez bien jusqu'au seizième siècle, où Martin Luther lui fit subir un si rude échec. Depuis ce temps-là, il a perdu de jour en jour une grande partie de sa puissance et n'a fait que décliner. Aujourd'hui il touche à sa fin ; c'est en vain qu'il se débat contre sa destinée : il se meurt, et ses derniers moments sont moins éloignés qu'on ne le pense.

Que l'on compare maintenant la lenteur avec laquelle il a marché pour atteindre à son apogée, avec la rapidité des progrès du Spiritualisme qui, ne datant que de quelques années, compte déjà des millions de prosélytes, et l'on verra la différence ! On se convaincra aussi, pour peu qu'on veuille s'en donner la peine, que tous les jours le nombre de ces prosélytes augmente, et qu'il dépassera bientôt à lui seul celui de toutes les sectes chrétiennes.

Nous savons d'avance que quelques personnes diront en lisant cette communication : Ce que vous avancez là peut s'appliquer peut-être aux Protestants qui, étant généralement plus éclairés, sont plus faciles à convertir, mais il n'en est pas de même des Catholiques ; il sera difficile de leur faire entendre raison ; ils sont tellement enfoncés dans l'ornière, que rien ne pourra les en retirer. — Ces personnes sont dans l'erreur. Le Catholicisme, quels que soient ses efforts dans la lutte qu'il soutient contre les attaques auxquelles il est constamment en butte, doit, sans aucun doute, succomber

sous les coups de son ennemi, car cet ennemi est la VÉRITÉ, et tôt ou tard il faut qu'elle triomphe. Les prêtres ont beau mettre en avant leur diable, leur purgatoire et leur enfer ; on n'y croit plus guère, et la plupart des Catholiques restent *tels* par habitude, et non par conviction ; ils savent fort bien ce qu'ils doivent penser des absurdités qu'on leur répète à chaque instant, et ils n'en croient pas un mot.

Mais, diront encore quelques peureux, voyez les prêtres ! ils sont aujourd'hui plus puissants en France qu'ils ne l'ont été depuis la révolution de 89 ; ils gagnent tous les jours du terrain, et si cela continue, ils vont reconquérir leur ancienne domination !—Que ces gens-là se rassurent : le pouvoir qu'ils leur supposent est un pouvoir factice, qu'un souffle suffira pour renverser, et ce souffle est la colère du peuple, lequel commence à se lasser de ce retour aux vieilles idées, et du mouvement rétrograde qu'on veut lui imprimer. Si une poignée de Barbares a suffi pour détruire le colosse romain, comment serait-il possible que la civilisation et le progrès ne fussent pas assez puissants pour remporter la victoire sur l'erreur et le fanatisme !

Que nos amis ne disent donc plus que le Spiritualisme ne marche pas assez rapidement, et qu'ils continuent leur mission, comme ils l'ont fait jusqu'à présent, sans craindre pour son avenir. Il triomphera de tous ses ennemis, même du Catholicisme, que nous comparerons volontiers à un vaisseau battu par la tempête, et qui ne pouvant plus résister à la fureur des vagues en courroux, se voit emporté contre des écueils où il doit nécessairement se briser malgré toute l'habileté de son capitaine et les efforts inouis de l'équipage.

CLÉMENT XIV.

---

Nous vous avons déjà dit plus d'une fois que le monde spirituel ressemble beaucoup à celui que vous habitez, et qu'on y trouve, quoique avec de certaines modifications, les mêmes défauts, les mêmes qualités, les mêmes inclinations que sur terre. Cette grande ressemblance entre les deux mondes doit vous faire comprendre pourquoi les invisibles n'envisagent pas toujours la question sous le même point de vue, et sont quelquefois diamétralement opposés les uns aux autres, ce qui produit nécessairement des contradictions dans les écrits des médiums : la communication que vous recevez aujourd'hui est souvent en opposition directe avec celle que vous avez reçue la veille ou le jour même, et il arrive plus d'une fois que celle qui plaît à certaine classe de lecteurs ne

manque pas de déplaire à une autre. Au reste, cette différence d'opinions chez les esprits n'est relative qu'à la forme, et non au fond ; aux meilleures mesures à prendre pour propager la nouvelle doctrine, et non à la doctrine elle-même. Tous, à l'exception de quelques nouveaux venus qui n'ont pas eu le temps de se dépouiller de leurs préjugés, sont parfaitement d'accord sur la nécessité de faire triompher la cause du spiritualisme.

Il est à regretter cependant que l'on ne s'entende pas mieux sur la nature des moyens qu'il est bon d'employer, et que ce qui convient à l'un ne convienne pas toujours à l'autre. Nous voyons avec peine que quelques-uns, se laissant emporter par leur zèle, ne se contentent pas de nous blâmer en public, au lieu de le faire en petit comité, et nous prodiguent outre cela des épithètes fort peu honorables, que notre position dans le monde spirituel nous fait un devoir de ne pas accepter. En effet, nous sommes loin d'être, quoi qu'on en puisse dire, "des esprits inférieurs, turbulents et excitateurs ;" nous ne cachons point notre véritable nom sous un pseudonyme, comme on le suppose ; nous n'avons jamais, "la haine au cœur et le fiel à la bouche, dicté des pages venimeuses, antichrétiennes, anti-spiritualistes ;" nous avons toujours cru faire pour le mieux en agissant comme nous l'avons fait, et nous n'avons jamais eu que de bonnes intentions. Mais puisque l'on pensait que nous faisions fausse route ; que notre manière de procéder pouvait déplaire à la plupart des lecteurs, et nuire à la cause que nous défendons, il eût été plus convenable de nous en prévenir amicalement et en particulier, que de le faire publiquement et en termes si peu charitables ; nous n'aurions pas balancé un seul instant à sacrifier notre opinion à celle de la majorité.

On nous reproche d'être descendus jusqu'à une trivialité "qui frise l'obscène ;" nous ne croyons cependant pas nous être jamais écartés des bornes de la décence, ni du ton de la bonne compagnie, dans le langage dont nous nous sommes servis, et nous sommes bien convaincus que l'oreille la plus susceptible a pu l'entendre sans en être blessée. Nous avons parfois, il est vrai, fait usage d'expressions comiques pour mieux rendre notre idée, mais nous ne nous sommes jamais abaissés jusqu'au trivial. On nous reproche aussi nos attaques plaisantes ou sérieuses contre les prêtres et contre les moines, et l'on a tort. Si quelquefois, en parlant d'eux, nous avons emprunté la verve satirique de Boileau pour faire rire à leurs dépens, ou le fouet de Juvénal afin de châtier leurs vi-

ces, c'est que nous pensions que c'était la voie la plus sûre pour les ramener au bien, et les faire connaître à ceux qui, dès leur enfance, se sont habitués à les considérer comme des hommes plus parfaits que les autres. Si nous avons parlé contre les abus de l'église romaine, celui qui aujourd'hui semble nous désapprouver, et a lancé contre nous un *bref d'excommunication*, devrait se rappeler qu'il a fait lui-même, de cette église, un tableau assez peu flatteur, et surtout ne pas oublier certaine communication, d'ailleurs fort remarquable, où il ne l'a pas épargnée. Enfin nous dirons, pour l'acquit de notre conscience, que si nous n'avons pas constamment traité des sujets sérieux et moraux, ce qui n'aurait pas manqué tôt ou tard d'ennuyer les lecteurs du *Spiritualiste;* si nous avons jugé convenable de les égayer de temps en temps par quelque plaisanterie de bon aloi, c'est que nous avons pensé qu'il faut toujours, autant que possible, mêler l'agréable à l'utile, suivant ce précepte du bon Horace :

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

Ce que nous disons ici n'est point dans le but de nous justifier ; nous n'avons, Dieu merci, pas besoin de plaider en notre faveur. C'est tout simplement un exposé de notre conduite, afin que personne ne se méprenne sur nos intentions, et qu'on sache bien que nous n'avons jamais eu d'autre pensée que celle du bien général.

Nous ne répondrons plus dorénavant à ce qu'on pourra dire de nous, et afin d'éviter toute espèce de polémique entre les invisibles, ce qui serait du plus mauvais effet, nous préférons céder la place à ceux qui pensent que leurs moyens de conviction valent mieux que les nôtres. C'est pourquoi nous prenons le parti, quoique à regret, de nous retirer, au moins pour quelque temps, du cercle de nos amis, et de discontinuer avec eux nos communications habituelles. Qu'ils soient bien convaincus que cette mesure nous est dictée, non par un sot amour-propre, mais par la prudence, par l'amitié que nous leur portons, et par le désir d'épargner à un médium pour lequel nous avons la plus haute estime, le désagrément de s'entendre peut-être reprocher encore " ses préventions et ses inclinations peu charitables," tandis qu'il est au contraire sans préjugés, et n'a jamais abrité dans son cœur la moindre parcelle de haine pour qui que ce soit. Qu'ils soient bien convaincus enfin que si nous agissons ainsi, c'est surtout dans la crainte de compromettre la sainte cause du spiritualisme.

Nous aimons à croire que cette séparation momentanée

n'empêchera pas nos amis de compter toujours au nombre de ceux qui leur portent le plus vif intérêt

LE PERE AMBROISE, VOLTAIRE, MONTESQUIEU,
R. DESCARTES, B. PASCAL, DIDEROT ET AUTRES.

Nous sommes persuadés d'avance que l'honorable éditeur du *Spiritualiste* est trop impartial pour ne pas insérer cette communication dans son prochain numéro : il sait aussi bien que nous que dans une cause, quelle qu'elle soit, il est de toute justice que le public entende les deux parties avant de prononcer son jugement. LES MEMES.

---

Quelques habitants du monde invisible ont blâmé dernièrement dans une communication la manière de voir ainsi que le langage d'autres esprits qui, nous n'en doutons pas un seul instant, étaient animés des meilleures intentions. Nous ne voulons prendre parti ni pour les uns ni pour les autres; nous aimons mieux rester neutres et laisser au lecteur le soin de décider la question. Le seul reproche que nous leur adresserons, c'est de s'être occupés trop exclusivement des catholiques, et de n'avoir, pour ainsi dire, jamais fait mention des protestants, ce qui, aux yeux de quelques personnes, a pu passer pour une partialité, et peut-être même pour une croisade du protestantisme contre le catholicisme. Puisque l'on s'adressait à des chrétiens, il fallait naturellement parler de toutes les sectes chrétiennes, et non d'une seule, car elles se valent toutes et n'ont rien à se reprocher les unes aux autres. Si les catholiques, par exemple, sont ridicules dans leurs cérémonies et leurs pratiques de dévotion, les protestants le sont tout autant avec leur *bible*, à laquelle ils croient aveuglément, sans vouloir prendre la peine de séparer quelques vérités qui s'y trouvent, des contes absurdes qu'on y rencontre à chaque pas. Si les catholiques sont intolérants, les protestants ne le sont pas moins, pour ne pas dire plus ; et l'on sait que dans la plupart des pays où domine la religion réformée, l'observation du *sabbat* est une tyrannie des plus insupportables ; que celui qui se soucie fort peu d'aller à l'église, n'a pas la permission, le dimanche, de se livrer aux plaisirs les plus innocents ; qu'il ne peut, si cela lui plaît, se procurer le divertissement de la pêche ou de la chasse ; qu'il n'a pas le droit de faire de la musique chez lui, si bon lui semble ; que les théâtres et les lieux de réunion sont proscrits ce jour-là, le seul où le peuple ait le temps de s'amuser, et que l'unique délassement qui lui soit permis, c'est d'aller au temple entendre nasiller des pseaumes et assister au sermon d'un

prédicateur quelquefois fort ennuyeux, ou de s'enfermer dans sa maison pour y lire.... la bible.

Le spiritualiste est affranchi de toutes ces exigences tyranniques et absurdes ; il ne fait consister sa religion ni dans les vaines et insipides pratiques extérieures du catholique, ni dans le cagotisme du puritain ; mais dans une conduite exempte de reproches, dans la charité envers ses frères, et dans l'amour de Dieu et du prochain. Il est véritablement chrétien, et non *christicole*, c'est-à-dire qu'il suit la morale du Christ, mais ne le reconnaît pas comme un Dieu, ce qui est un outrage à sa mémoire.

Si la nouvelle doctrine est si supérieure aux autres, pourquoi donc les protestants, que quelques personnes croient plus raisonnables que les catholiques, ne l'ont-ils pas encore embrassée ? Pourquoi ? D'abord parce qu'il y a parmi eux, comme parmi les derniers, des incrédules, des fanatiques et des peureux ; ensuite parce que chez un grand nombre (on aura peine à le croire) aller à l'église le dimanche est une habitude tellement enracinée, qu'elle est devenue une seconde nature. Consentir spontanément à y renoncer est pour eux chose impossible, et la pensée seule d'un pareil sacrifice suffit pour les faire reculer et les empêcher de se convertir. Ils ne peuvent se faire à l'idée de ne plus se réunir, comme de coutume, dans ces temples-salons garnis de sofas élastiques ou de bancs artistement rembourrés sur lesquels on est si moelleusement assis ; dans ces temples aristocratiques dont le parquet, en hiver, est doublé d'un bon tapis bien épais et bien chaud ; dans ces temples où l'on va, comme on irait à une soirée, pour y jouir du plaisir de voir le monde et se délasser ainsi des affaires mercantiles et de la monotonie de la semaine ; dans ces temples enfin où il est du bon ton d'avoir un banc comme on a une loge au théâtre, et où ceux qui aiment à faire de la musique peuvent, à la rigueur, se dédommager en chantant à l'église, de la contrainte qu'ils éprouvent de ne pouvoir chanter chez eux. Joignez à cela la question d'argent, c'est-à-dire les riches émoluments du pasteur qui ne manque pas dans ses sermons de tonner contre le spiritualisme, de peur de se voir abandonné de ses fidèles et par là même privé de ses honoraires, et vous saurez, tout aussi bien que nous, pourquoi il y a chez les protestants moins de conversions qu'il devrait y en avoir.

Cependant comme il faut rendre justice à tout le monde, nous dirons que la doctrine spiritualiste a fait jusqu'ici beaucoup plus de prosélytes parmi eux que chez les catholiques,

et que déjà plus d'un ministre sage et désintéressé s'est rangé sous sa bannière avec toute sa congrégation.

(Cette communication, nous a-t-on écrit, a été inspirée, non dictée, par BOOTH qui ne sait pas le français.)

---

Des plaintes, des accents de détresse, des blasphêmes contre la vie et contre Celui qui la dispense s'élèvent de la terre et forment un concert déchirant. D'où viennent-ils ? Ah ! sans doute des asiles de la misère, de dessous l'humble toit du pauvre ; de la mansarde où souffrent la faim, le froid, la maladie ; de la chaumière où, fatigués, rentrent après un long jour de travail le laboureur et le journalier ; du lit où la pauvre ouvrière épuisée, dispute à la mort les faibles restes d'une misérable existence. Non, hélas ! mes frères, ce n'est pas seulement de là que partent les voix blasphématrices; ce n'est pas la misère qui maudit Dieu, ce n'est pas le malheureux qui l'accuse d'injustice. Non, les pauvres ne se plaignent que des hommes ; les riches seuls se plaignent de Dieu. Ingratitude étrange ! Plus ils ont large part aux biens de la terre, moins ils en sont reconnaissants ; moins ils ont à supporter de douleur et à s'abreuver d'amertume, plus ils mettent d'impatience à souffrir la moindre peine, plus ils sont éloignés d'accepter avec résignation la moindre goutte amère qui tombe dans leur calice. Comparons l'existence du riche avec celle du pauvre, et peut-être arriverons-nous à deux résultats : le premier sera de faire apprécier aux uns les biens dont ils jouissent sans y prendre garde ; le second, de leur inspirer une juste pitié pour les maux de leurs frères moins favorisés, une humble admiration pour leur patience, une vraie indulgence pour les erreurs où l'excès de leurs maux les entraîne parfois, et un vif désir de réparer envers eux les torts de la fortune, les torts de la société.

Mon frère, vous avez autour de vous tout ce qui peut rendre la vie matérielle douce et agréable : l'été, quand les chaleurs sont fortes, vous restez à l'ombre, vous buvez frais, vous prenez du repos. Eux, les pauvres, travaillent fort, sont exposés à la chaleur du soleil ou des ateliers, ou des forges, ou d'un logement étroit et peu aéré; ils boivent l'eau telle que la chaleur l'a faite, tiède et quelquefois fétide ; ils ne peuvent prendre le repos que la saison demanderait, car pour eux ne pas travailler c'est perdre le droit à l'existence. L'hiver vous avez des maisons bien closes, du feu, des tapis, des vêtements à profusion, des fourrures, une nourriture abondante,

des vins généreux ; vous sortez dans des voitures aux épais coussins, aux parois rembourrées, aux vitres hermétiquement fermées ; à peine soupçonnez-vous la rigueur de l'air : une belle gelée vous égaie ; un tapis de neige immaculée réjouit votre vue. Mais eux ! comme ils ont travaillé au soleil l'été, ils travaillent au vent l'hiver ; le froid aigu perce leurs vêtements et s'introduit à travers les vitres mal jointes de leur chambre, à travers les planches de leur chaumière, à travers le toit de leur mansarde. Cette belle gelée qui vous donne de l'appétit et vous met de joyeuse humeur, elle est pour eux la promesse d'un accroissement de souffrances : elle arrête pour plusieurs les travaux qui les font vivre ; elle glace la couche qui les recevra le soir ; elle bleuit les joues et les mains de leurs petits enfants. Cette couche de neige si blanche et si pure, elle mouille leurs pieds et une partie de leurs vêtements ; elle leur amène le rhume, les douleurs de membres, les rhumatismes malgré lesquels il leur faudra travailler encore, sous peine de mourir de faim. Vienne le chômage, et pendant que vous serez tranquillement assis au coin de votre gai foyer, ou entourant votre table proprement servie, ou dansant à un bal, ou chantant et devisant avec vos amis ; eux, les pauvres, après avoir vainement cherché ce travail qui est leur vie, ils entourent, silencieux et désolés, leur foyer sans flamme ; ils répondent par des larmes amères aux pleurs de leurs enfants qui demandent du pain ; ils essaient de les réchauffer avec le peu de hardes que la misère leur a permis de garder, et ils se disent l'un à l'autre : Demain peut-être, cruel *peut-être!* amènera du travail et du pain. Demain vient et, hélas ! pas encore d'ouvrage pour le travailleur ; et si, désespéré, puisant du courage dans le souvenir de sa femme et de ses enfants, il se hasarde à demander le plus strict nécessaire à ceux qui ont tant de superflu, que d'injustes insultes, que de refus, que de honte lui est versée avant qu'une main charitable s'ouvre pour le secourir. Et vous trouvez mauvais qu'il se plaigne ; vous exigez qu'il renferme en lui-même ses souffrances physiques, ses humiliations, ses craintes ; et vous, mon frère, vous insoucieux de tant de misères, vous riche, honoré, tranquille, vous vous plaignez, vous vous emportez, vous blasphémez à la moindre piqûre d'épingle, à la plus légère contrariété ! Vous vous emportez, si, par la négligence d'un valet, la température de votre appartement est d'un degré moins chaude que vous ne le désirez ; vous blasphémez si, par votre précipitation ou votre gaucherie, une chute vous oblige à garder la chambre, votre cham-

bre confortable, où les soins, les distractions, les amis vous entourent : votre chambre qui serait un paradis pour tant de malheureux ! Vous maudissez la vie et son Auteur, si l'une de vos spéculations vous trompe et vous met dans la nécessité de retrancher quelque chose de votre luxe habituel; vous maudissez la Providence si l'un de vos enfants souffre et meurt, et cependant vous avez pu lui prodiguer les soins, lui adoucir les maux et recevoir son dernier sourire, avec la conviction consolante que tout ce qu'on pouvait humainement faire a été fait pour lui. Que feriez-vous, mon frère, si, comme ce pauvre, il vous fallait voir votre enfant souffrir, longtemps souffrir sans pouvoir y porter remède ; si faute d'un morceau de nourriture grossière à lui donner, il vous fallait trembler pour ses jours, et si, comme ce pauvre, vous aviez l'amère et désolante conviction que votre enfant souffre et meurt parce que l'indifférence, l'égoïsme, l'oubli vous mettent dans l'impuissance de sauver ses jours ?

Ah ! faites un retour sur vous-mêmes ; considérez combien votre part de maux réels est légère, comparée à celle de tant d'autres ; considérez combien il leur faut de patience et de résignation dont nul ne leur sait gré, (nul ici-bas, mes frères, car dans les sphères éternelles toute vertu, si humble qu'elle ait été, trouve sa glorieuse récompense,) et voyez s'il est pardonnable à vous de manquer si facilement de patience quand tout n'arrive pas au gré de vos désirs. Considérez que le pauvre est reconnaissant du très-peu de biens qu'il a ; du travail qu'on lui donne, du léger secours qu'on accorde à sa misère quand manque le travail ; du rayon de soleil qui tempère les rigeurs de l'hiver ; de la brise qui rafraîchit les ardeurs de l'été ; et voyez, vous qui avez tant de motifs de reconnaissance, si vous pouvez sans crime vous plaindre du sort, de l'existence et de Dieu, comme vous le faites à chaque léger nuage qui traverse votre ciel. Et pour que votre bonheur soit réel, pour que tous ces avantages terrestres puissent y contribuer, faites-en part à ceux qui ne les ont pas ; soyez compatissants et généreux, non pour être loués et pour vous faire un nom chez les hommes, mais pour être utiles et remplir ainsi le but de votre existence terrestre. Nous devons tous être utiles les uns aux autres : c'est la loi divine, et c'est aussi la loi sociale. Le pauvre travaille pour vous, veillez sur lui ; fournissez-lui ce travail qui est sa vie ; rétribuez-le selon la justice et non selon les instincts avilissants de l'égoïsme et de l'avidité ; procurez-lui les moyens d'élever sa famille, de soigner ses malades, d'éloigner la misère et le dé-

sespoir : vous n'aurez fait là que ce que vous devez, mais c'est tout ce que Dieu demande de vous, et c'est à cette condition qu'il a mis le bonheur de l'homme. Remplissez-la : vous comblerez ainsi le vide que vous sentez au fond du cœur, et, croyez-en l'expérience d'un de vos devanciers, il n'est pas de plaisir, si grand que vous le dépeigne votre imagination, qui puisse égaler pour vous la conscience du bien que vous aurez fait, des douleurs que vous aurez prévenues ou soulagées, du devoir que vous aurez saintement accompli. O mes frères ! si vous compreniez bien cela, combien votre séjour sur terre en serait plus heureux, et nous qui nous souvenons de vous et qui désirons votre bonheur, nous n'aurions plus à recueillir, venant de la terre, ces clameurs de désolation et d'impatience, du pauvre contre les hommes et du riche contre Dieu. VINCENT DE PAULE.

---

## IMMORALITÉS DES JÉSUITES.

On a vu, dans notre dernier numéro, que les invisibles condamnent le suicide ; montrons que sur ce point, comme sur tant d'autres, les jésuites pensent autrement que les esprits :

" A un chartreux atteint d'une maladie grave, le médecin ordonne l'usage de la viande, *comme remède nécessaire pour éviter une mort certaine ;* le malade est-il tenu d'obéir au médecin ? — La question est controversée ; cependant une décision *négative* nous paraît plus probable : elle est aussi plus commune parmi les docteurs," c'est-à-dire les casuistes.
(L'abbé MOULLET. *Compendium à l'usage des séminaires,* 1843.)

"Pour échapper à un grand mal, spirituel ou temporel, on peut recourir au suicide."
(BUSEMBAUM et LACROIX. *Théologie morale,* Vol. I, p. 163.)

"Vous n'avez pas seulement le droit d'offrir ou d'accepter un duel, mais vous pouvez tuer secrètement un calomniateur, si vous n'avez pas d'autre moyen d'éviter le danger. Ce n'est pas assassiner ; c'est se défendre. — Vous devez refuser un duel, si vous pouvez tuer secrètement votre ennemi, parce qu'alors vous n'exposez pas votre vie, et vous évitez aussi le scandale d'offrir ou d'accepter un duel."
(ESCOBAR. *Théologie morale,* Vol. VI, page 170.)

"Si quelqu'un essaie de flétrir ma réputation par la calomnie, et que je ne puisse empêcher ce tort qu'en tuant secrètement le calomniateur, puis-je le tuer ? — Certainement : quoique les faits soient vrais, si le calomniateur ne veut pas cesser de les répandre, vous pouvez le tuer, non pas publiquement, mais en secret, pour éviter le scandale."

(AIRAULT, page 319.)

(*A continuer.*)

## MÉLANGE.

— Mr. T. G. Forster, un des médiums orateurs les plus privilégiés, fait en ce moment, à l'Armory Hall, un cours de *lectures* qu'il poursuivra sans doute encore une ou deux semaines. L'entrée est gratuite ; les personnes qui entendent l'anglais feront bien d'y assister. Quelles que soient les idées religieuses des auditeurs, nul ne se trouve choqué de ce que les invisibles disent par la bouche de ce remarquable médium.

— *Mesmerism, Spiritualism, Witchcraft and Miracle:* tel est le titre d'une brochure de 74 pages, in-8o., que Mr. Allen Putnam vient de publier à Boston, et dans laquelle il établit, par un rapprochement de faits curieux, que les miracles, la sorcellerie, le magnétisme et le spiritualisme sont des effets d'une même loi naturelle. C'est un petit livre fort utile ; nous en recommandons instamment la lecture.

— La *Revue Spirite* est une publication nouvelle qui paraît tous les mois, à Paris, et dont nous avons reçu le premier numéro (grand in-8o., de 36 pages.) C'est une œuvre fort recommandable ; le manque de place ne nous permet que de la mentionner ici. (Voir, sur la couverture, la liste des JOURNAUX SPIRITUALISTES.)

— Le *Spiritual Telegraph* nous apprend que notre feuille ne lui parvient pas régulièrement. Nous ne pouvons répondre que de nous, et il est certain que le *Spiritualiste* est toujours expédié le dernier samedi de chaque mois ; malheureusement le service des postes n'est pas irréprochable.

Imprimé par J. Lamarre.